

Th. REBOUR
Maître de conférences
IUFM d'Amiens
SEDET Université de Paris VII
CRIA Université de Paris I
2010

La Théorie du Rachat

Présentation

Introduction : Dynamique spatiale et conjoncture longue

A) - Dynamique spatiale

Qu'est-ce qu'une ville ? Cette question qui introduit tout bon manuel de Géographie urbaine reste ouverte. Elle ne pourra être résolue qu'une fois compris le principe d'agrégation et de fixation des hommes et des activités dans l'espace géographique. D'un point de vue économique, elle résulte d'une mobilité centripète des facteurs de production (capital et travail). Pourtant, on sait qu'une telle mobilité ne saurait exister dans une économie en équilibre, en l'absence d'effets externes. Certes, comme le mentionne P.Aydalot : « La mobilité des variables économiques constitue un mécanisme d'ajustement des systèmes économiques. Elle intervient de manière alternative par rapport à d'autres mécanismes, à savoir les ajustements par les prix ou les quantités (...). Ainsi, ne peut-il y avoir de mobilité que dans la mesure où les ajustements prix/quantités ont failli »¹.

Si l'on accepte ce qui précède, alors la ville, en tant que regroupement de facteurs de production résulte forcément d'un « désajustement » du système économique. La ville, ce déséquilibre spatial dans la répartition des hommes et des activités à la surface de la terre, proviendrait donc d'un déséquilibre économique.

Les néo-classiques l'ont prouvé *a contrario*, puisque la théorie de la « convergence » montre qu'une économie en équilibre ne génère pas de ville, mais une répartition homogène des hommes et des activités sur le territoire. Chaque facteur étant supposé payé à sa productivité marginale, la localisation de l'entreprise est indéterminée, puisqu'elle perd en coût de production élevé ce qu'elle gagne en productivité quelque part, et qu'elle perd en productivité ce qu'elle gagne ailleurs, sur un coût de production plus faible.

Comprendre la localisation des travailleurs réclame un raisonnement un peu plus long. Supposons deux lieux A et B. En A, salaires et productivité sont élevés alors qu'ils sont faibles en B. Les travailleurs seront donc supposés se déplacer vers A, à la recherche de leur rémunération optimale dans l'espace, en vertu du calcul économique maximisateur. Ce déplacement est une migration. La productivité dépendant de l'intensité des facteurs en chaque lieu², ce transfert élèvera donc la productivité en B et la fera diminuer en A, jusqu'à ce que les productivités et les salaires s'égalisent partout, en A, en B, en C ou en Z.

¹ P.AYDALOT, 1977. Ce texte reprend la note de recherche du CRIA n° 58 parue en 1996.

² Selon la fonction de production néo-classique la plus courante, plus l'intensité est forte, plus la production est faible ; plus les travailleurs sont nombreux, moins ils sont productifs.

Pourvu que des conditions telles que : nullité du coût de transport, homogénéité et substitualité des facteurs, égalité des prix de ces facteurs à leur *productivité marginale* et relation inverse entre abondance de facteurs et niveau de productivité, soient respectés, la répartition du travail dans l'espace géographique sera out aussi « convergente » et homogène que celle du capital (fig :1)³.

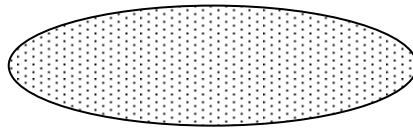


Fig : 1 – La « convergence » spatiale

Si l'économie néo-classique en équilibre ignore la ville, il n'y a qu'une seule alternative : ou la ville n'a rien à voir avec les mécanismes économiques, elle est alors le fruit d'externalités, de contingences extra-économiques ; ou la ville est le résultat d'un déséquilibre économique.

La première solution a souvent été invoquée pour comprendre la logique des villes⁴. Mais c'est la seconde que nous nous proposons ici d'explorer. La raison de ce choix est simple. Quelles que soient les raisons extra-économiques de l'existence des villes, seul un niveau déjà élevé de productivité agricole permet le regroupement d'actifs non engagés dans le travail de la terre. Autrement dit, seule une création de richesse permet l'émergence de la ville. En outre, si les rendements sont décroissants, conformément aux hypothèses néo-classiques, l'existence des villes devient subordonnée à des niveaux de productivité équivalents (Rebour, 2000) ; résultat bien éloigné de la réalité.

Si la ville est bien le fruit d'un déséquilibre économique, ce déséquilibre est tellement puissant qu'il a provoqué une mobilité centripète capable de générer le regroupement de la presque totalité des hommes au sein des villes dans les pays développés. Ce déséquilibre doit donc être recherché dans la conjoncture économique longue, seule capable de créer ces structures durables que sont les cités.

³ On trouvera une présentation plus complète et une critique de la Théorie de la convergence dans P.AYDALOT, 1984.

⁴ Ainsi les néo-classiques expliquent la ville à parti du concept « d'externalité » qui englobe d'une manière générale les avantages qu'auraient les hommes et les activités à se regrouper à certains endroits du globe.

B) – Conjoncture longue : dynamique des *Trends* multiséculaires

De tels déséquilibres de très long terme existent. La conjoncture est secouée de mouvements pluriséculaires : les *trends*. Ces oscillations de longue durée conservent une grande part de leur mystère. « Le *Trend* existe-t-il vraiment⁵ ? ». A cette question, non dépourvue d'ironie de la part d'un spécialiste de la conjoncture longue, certains auteurs ont presque répondu négativement⁶. Est-il niable pourtant que depuis le Moyen Age, prix et volumes aient eu tendance à croître et à décroître ensembles sur la longue période⁷ ? Ainsi, si l'on en croit P. Bairoch⁸, les prix et la production auraient augmenté en Europe du XI^e à la fin du XII^e siècle. De même, les séries de dîmes et de rentes foncières du vieux continent montrent, par la suite, « un effondrement de la production » durant la crise du Moyen Age⁹, marquée également par une baisse durable des prix. Enfin, selon les mêmes indicateurs, les XVI^e et XVIII^e siècles auraient connu une hausse de la production et le XVII^e, une stagnation¹⁰. Là encore, cette tendance croissante ou décroissante des volumes aurait été similaire à celle, plus connue, des prix¹¹. Même si ces mouvements ne concernent que la seule conjoncture agricole¹², saisie de surcroît à partir d'indices indirects de la production, avouons que les présomptions de concordance prix/volumes sont extrêmement fortes dans les économies préindustrielles¹³.

Deux types d'explications sont souvent avancés pour justifier ce mouvement parallèle des prix et des quantités. Le premier repose sur la théorie quantitative de la monnaie ; l'accroissement ou la diminution des moyens de paiement étant censé déterminer l'évolution des prix. Cela suppose que la création de la monnaie soit exogène par rapport à la dynamique économique¹⁴. Or une telle hypothèse, déjà discutable dans le cas d'une monnaie métallique, est proprement incompatible avec l'existence de moyens de paiement fiduciaires ou scripturaux. De plus, on

⁵ F.BRAUDEL, 1979, Tome 3. Les *trends* sont des mouvements économiques longs (plus de cent ans) comportant une phase de croissance et une phase de déclin, et qui concernent les prix et/ou les volumes.

⁶ P.NOREL, 1991. Cet auteur parle « d'objet construit » (sous-entendu : par les observateurs).

⁷ Si certains auteurs ont parfois mis en doute une telle concordance (M.MORINEAU, 1985 ; P.BAIROCH, 1979, mais pour le XIX^e siècle seulement), la majorité des historiens admet en général le parallélisme des courbes de long terme.

⁸ P.BAIROCH, 1985, p.165.

⁹ J.GOY et E.LEROY-LADURIE, 1982, Tome 2 : « Rapport introductif ».

¹⁰ J.GOY et E.LEROY-LADURIE, 1982, Tome 2 : « Rapport introductif ».

¹¹ F.BRAUDEL, J.SPOONER, 1967, in : F.BRAUDEL, 1990.

¹² Mais n'est-elle pas dominante à l'époque ?

¹³ Cette concordance étant, d'autre part, certaine au XX^e siècle, il n'y a guère que le XIX^e où elle pose parfois problème. Cf : Th.REBOUR, 1996 et 2000.

¹⁴ Sinon c'est la demande de monnaie qui est à l'origine du gonflement de la masse monétaire et il faudrait pouvoir expliquer pourquoi ce gonflement dépasse celui des quantités produites.

sait que les arrivages de métaux précieux en Europe ne concordent pas toujours avec les périodes d'inflation longue¹⁵. Parce qu'elle explique — insuffisamment — le mouvement des prix mais pas celui de la production, la théorie quantitative de la monnaie se révèle finalement décevante pour interpréter la logique des *trends*. Reste la seconde explication. Au lieu de la croissance de la quantité de monnaie, c'est l'augmentation de la population qui est censée déterminer la hausse des prix, par le biais de la « Loi » des rendements décroissants, en période d'expansion économique¹⁶. Cette interprétation néo-malthusienne a connu un tel succès que certains auteurs déplorent qu'elle sous-tende désormais un grand nombre de travaux, au point de faire ainsi « figure d'orthodoxie difficilement contestable »¹⁷. Pourtant les fameux « rendements décroissants » ne concernent au mieux que les époques pré-industrielles. Aux XIX^e et XX^e siècles, la productivité s'accroît à long terme en même temps que la production et les prix¹⁸.

Dès lors il n'y a qu'une alternative : soit les économies pré-industrielles ont une logique totalement différente de celles des économies développées, soit elles fonctionnent de la même manière et c'est ce mouvement qu'il faudrait expliquer.

Les chiffres, lorsqu'ils sont connus, plaident en faveur de la concordance prix-production-productivité, aussi bien pour les rendements proprement dits que pour la productivité du travail. Ainsi le produit par tête semble bien avoir augmenté au XVIII^e siècle en même temps que les rendements à l'hectare et à la semence¹⁹. Et que sait-on des mouvements de la productivité à long terme durant les périodes antérieures²⁰ ? Du reste, comme le fait remarquer P. Bairoch « Sans accroissement de la productivité agricole, il n'est pas de développement industriel possible²¹ ». Il est vrai que dans l'hypothèse où la productivité s'accroîtrait parallèlement aux prix et à la production, le mouvement

¹⁵ .MORINEAU, 1985.

¹⁶ Voir par exemple W.ABEL, 1966 ou E.BOSERUP, 1965 ; bien que chez le dernier auteur, seule la productivité du travail soit jugée décroissante, les rendements étant au contraire stimulés par la hausse démographique.

¹⁷ G.BOIS : « Sur les mouvements de longue durée en économie féodale », in : J.GOY et E.LEROY-LADURIE, 1982, Tome 2.

¹⁸ Sauf pendant la dépression (1870/1900) où les prix et volumes divergent (la productivité suivant le mouvement de la production) ; cf : Th.REBOUR, 1996 et 2000.

¹⁹ Qui à part M.MORINEAU affirme le contraire ?

²⁰ Pour les rendements on dispose de l'étude célèbre de SLICHER VAN BATH, 1966, qui plaide en faveur d'une hausse lente mais réelle, du Moyen Age à l'époque contemporaine. La productivité du travail est en revanche totalement insaisissable.

²¹ P.BAIROCH, 1974.

inverse des salaires réels deviendrait du même coup incompréhensible²². Il était en effet commode de relier ce mouvement des revenus du travail à une productivité de celui-ci également contracyclique. Or, si cette productivité est procyclique, la courbe opposée des salaires doit être réexpliquée. De même la théorie ricardienne de la rente — basée sur la mise en culture progressive des terres « marginales » — ne peut plus être acceptée telle quelle, si les rendements sont supposés croissants²³. Les sources sont malheureusement trop lacunaires pour pouvoir se prévaloir de quelconques certitudes. Mais face à cette insuffisance, n'est-on pas tenté d'accepter *a priori*, la loi des rendements décroissants ; celle-là même qui sous-tend une grande partie de la théorie économique de David Ricardo à la fonction de production néo-classique ?

Or pour tenter de dépasser ces explications de la conjoncture économique longue, que beaucoup s'accordent à juger insatisfaisantes, c'est justement l'un des angles morts de la construction néo-classique qu'il faudrait pouvoir éclaircir : le problème de la valeur. Dans l'hypothèse où la production et la productivité augmenteraient en même temps que les prix, la question est : d'où vient le surplus de demande qui stimule ainsi les prix malgré l'élévation de la productivité, d'où vient ce surplus de valeur ? Un retour théorique sur le concept de valeur apparaît donc indispensable pour qui désirerait comprendre la logique des *trends* (prix, production, productivité, salaire réel). Une fois compris ces mécanismes et isolés les déséquilibres qui les concernent, on pourra alors en mesurer la portée spatiale et tenter de résoudre le problème de l'existence des villes.

I – Création de richesse, destruction de valeur²⁴

Le problème de la valeur constitue indiscutablement un point flou, une zone d'ombre au cœur de la théorie économique. Dans la problématique néo-classique, le concept de valeur a d'abord cédé la place à celui « d'utilité marginale », avant de se transformer en « taux marginal de substitution », lequel abandonne de fait toute notion quantitative absolue. Mais si ce rejet involontaire revient à laisser de côté la valeur elle-même

²² Là encore, ce mouvement a fait l'objet de discussion (cf : I.WALLERSTEIN, 1980, Tome 1) mais la contracyclicité est quasi certaine jusqu'en 1850. Pour une analyse des raisons de sa disparition au-delà : Cf : Th.REBOUR, 1996 et 2000.

²³ Le problème de la rente sera ici laissé de côté. Sur cette question on se reportera à Th.REBOUR, 1993 et 2000.

²⁴ Cette première partie est un résumé de la « Théorie du Rachat », cœur de la Thèse, *longue et dynamique spatiale : la «Théorie du Rachat »* (Rebour, 1996). On trouvera un développement important de ces concepts dans Th.REBOUR, 1993, 1994 et 2000.

pour la remplacer par quelque chose de totalement différent²⁵, faut-il pour autant — puisque c'est celle-là même qui nous intéresse — en revenir à la Théorie de la valeur/travail ? On retrouve celle-ci dans les écrits de Ricardo et Marx avec de légères différences. Pour Ricardo²⁶, la valeur est le reflet du travail individuel incorporé dans chaque produit, tandis que pour Marx, il s'agit de la valeur moyenne de ce travail²⁷. Ainsi Marx semble résoudre l'une des contradictions fondamentales de la théorie ricardienne : l'existence de biens ayant un prix alors qu'aucun travail ne les a créés (par exemple les terres). C'est le partage entre capitalistes et rentiers de la plus-value « extorquée » au travail qui explique ce paradoxe. Encore faut-il, pour justifier la théorie de l'exploitation démontrant l'origine de cette plus-value, accepter l'idée même de création de valeur par l'intermédiaire du travail. Or si l'on croit Ricardo, il existe une autre source de valeur en dehors du travail : la rareté²⁸. Et si l'on accepte le présupposé ricardien des rendements décroissants, il n'y a pas de contradiction : le travail est bel et bien créateur de rareté. Sinon, si les rendements sont croissants, le travail, loin de créer de la rareté est au contraire l'agent de sa destruction, grâce à la multiplication des richesses.

Le problème d'interprétation majeur vient, semble-t-il, de l'aspect pluriel du concept de valeur. Si l'on s'en teint en effet à sa définition néo-classique la plus simple (association de la rareté et des préférences convexes des acheteurs), on s'aperçoit que celle-ci recouvre en réalité deux choses totalement différentes. La rareté fait allusion à une absence, à un manque, tandis que l'utilité, les préférences, définissent un usage, une réalité concrète. Il conviendra donc de séparer ces deux idées, pour les étudier l'une après l'autre, avant d'envisager les éventuelles relations qui les unissent. Une telle analyse ne saurait toutefois être opérée sans références à des prolégomènes philosophiques ou religieux. Mais comment y échapper lorsqu'il est question de valeur ?

Supposons une demande « potentielle » qui ne serait assouvie que lorsque toute rareté aurait disparu (abondance générale au Jardin d'Eden). Supposons d'autre part une demande « effective » (solvable) dépendant

²⁵ Le taux marginal de substitution définit un ensemble de prix relatifs pouvant contenir n'importe quelle quantité de valeur, puisque l'étalon de mesure fait partie des équations du système. « Or la valeur n'est pas une relation, mais une grandeur. La relation de valeur entre deux objets n'est qu'une propriété de l'espace qui les contient » : D.DOSTALER, 1978, citant MARX : « Théorie über des Mehrwert ».

²⁶ D.RICARDO, 1970, rééd.

²⁷ Il serait bien entendu trop long de détailler ici la totalité de la Théorie de la valeur/travail selon Marx (Livre 1 et certains passages du Livre 3 du Capital). Son interprétation fait d'ailleurs toujours l'objet de controverses ; Cf : E.J.NEIL : « Valeur et capital en économie politique marxiste », in : D.BELL, I.KRISTOL, 1976.

²⁸ Pour Marx, cette idée est également centrale puisque l'existence de la plus-value détermine une rareté créée aux dépens du travail, sans laquelle la production ou l'échange seraient inutiles.

quant à elle des revenus disponibles. Si cette demande effective venait un jour à se confondre avec la demande potentielle, la demande insatisfaite disparaîtrait et, avec elle, le problème de l'allocation des ressources rares. Tout deviendrait par conséquent gratuit, plus rien n'aurait de valeur. La valeur n'existe donc qu'en fonction de cette demande insatisfaite. Elle est demande insatisfaite, absence, manque. Précisons que la notion de demande potentielle, totalement étrangère à l'économie néoclassique²⁹, n'est pas une limite absolue aux désirs des hommes. Elle est un idéal à atteindre, une borne provisoire, une ligne jetée en face de l'infini par la religion, la philosophie ou la science. Elle est donc particulière à chaque civilisation. Si les désirs des hommes sont peut-être illimités dans l'absolu — ce dont nous ne discuterons pas ici —, nous ne désirons que ce que nous concevons : par conséquent, la demande potentielle est bornée par cette connaissance imparfaite. Son niveau ne saurait s'élever qu'au prix d'un changement de civilisation³⁰, d'un changement de « valeurs ».

Une fois fixé le but à atteindre, la demande potentielle, nous nous trouvons en présence de deux grandeurs. L'une est connue et difficilement définissable : c'est la demande effective, laquelle est, à l'équilibre, équivalente à l'offre de biens disponibles. Nous l'appellerons désormais *richesse*. L'autre est bornée, limitée, mais vide, c'est la demande insatisfaite : la *valeur* (Fig : 2). Or ce vide doit être comblé afin

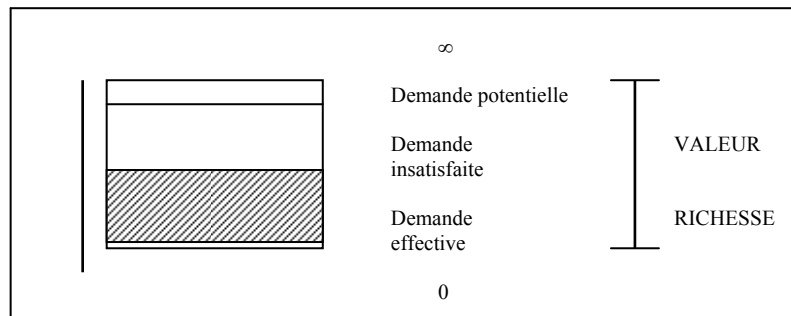


Fig : 2 – Création de richesse, destruction de valeur

que la valeur puisse se concrétiser en objet réel (et néanmoins absent), un objet symbolique, sans quoi le concept abstrait de valeur resterait

²⁹Selon la Loi de SAY, l'offre crée sa propre demande.

³⁰ Pour un développement plus approfondi du concept de « demande potentielle », on se référera à Th.REBOUR, 1993 et 2000.

totallement inaccessible aux mécanismes économiques³¹. La *valeur-manque* se transforme ainsi en un interdit politique qui introduit une règle de propriété, afin de pouvoir soustraire le bien choisi pour représenter la *valeur* aux autres *richesses*³². L'objet frappé de l'interdit en question ne saurait être n'importe quel bien. Pour qu'il puisse être totalement contrôlé et soustrait aux *richesses*, il doit être à la fois rare, difficilement reproductible et doté de qualités particulières, afin d'être digne de représenter la *valeur*. Si certaines civilisations ont pu « investir » la *valeur* dans les esclaves, ou peut-être même dans les animaux³³, — il semble bien que la civilisation chrétienne, seigneuriale puis capitaliste — ait réalisé quant à elle cet « investissement » dans la terre. Accaparée par les seigneurs durant le Moyen Age, et plus encore aux X^e et XI^e siècles, la terre est alors soustraite aux échanges marchands. Sa transmission appartient tout d'abord au système des relations féodo-vassaliques. Elle acquiert de ce fait un contenu quasi divin³⁴. Ainsi la terre, en substituant au manque initial un interdit anthropologique, devient elle-même *valeur*. Ce n'est que plus tard et progressivement, que l'interdit sera peu à peu levé et que l'échange de terres donnera lieu à des transactions monétarisées. Cela nous amène à présent dans le domaine des échanges marchands, dans le domaine de la *richesse*.

La *richesse*, au contraire de la *valeur*, est toujours disponible sur le marché. Etant entendu que « marché » signifie économie où les échanges — fondés sur la règle de propriété — ont une contrepartie monétaire³⁵. Ainsi allons-nous trouver côté *richesse*, les biens de consommation d'une part (que nous appellerons tout simplement produits) et les facteurs de production d'autre part³⁶. Une économie « walrasienne » distinguerait les biens fongibles des biens durables. Or il semble qu'une telle distinction prête à confusion, car il n'existe qu'un seul type de biens réellement durables : les terres. Tous les autres biens capitaux finissent par disparaître et le capital fixe, comme la force de travail, ont également

³¹ Ce vide est-il autre chose que la mort ? en s'appropriant le vide initial et en le comblant par quelque chose — dont la grandeur est par conséquent fixée comme proportionnelle à la dimension du manque —, l'homme se rapproche ainsi de l'éternité à laquelle il aspire.

³² Cette règle de propriété permet à la fois la représentation symbolique de la valeur-manque par un objet réel (mais interdit), et l'émergence d'un marché où l'échange de biens disponibles se fonde sur cette règle même. Cette définition de la valeur qui débouche sur la règle de propriété rejoint certaines hypothèses de G.RITCHOT, 1991 et G.MERCIER, 1986.

³³ Th.REBOUR : *Conjoncture longue et dynamique spatiale*, Livre 1, Chapitre 1 (1996).

³⁴ J.P.JOLY, E.BOURNAZEL, 1990 : « Le fief est ce point de l'espace où la hiérarchie terrestre s' ancre solidement à l'inébranlable hiérarchie céleste ».

³⁵ « Hors du marché pas de prix » : L.WALRAS, 1952, rééd. Ajoutons que la production auto-consommée (non commercialisée sur le marché) est en dehors de la *richesse*, elle se réalise côté *valeur* et n'a donc pas d'incidence sur les prix.

³⁶ Capital et travail, mais non pas la terre qui est *valeur*.

besoin d'être reconstitués après usage³⁷. Dès lors, le plus simple serait de considérer que tous les biens offerts sur le marché des produits sont fongibles, et que les biens capitaux, une fois leur premier achat effectué, deviennent des facteurs de production. Mais alors les facteurs ne peuvent plus être considérés comme des services fournis par des biens durables, puisqu'économiquement, ces biens n'existent plus. Les facteurs de production seront donc essentiellement considérés comme des services fongibles. Ainsi n'avons-nous, côté *richesse*, que des éléments non durables : facteurs et produits³⁸.

En supposant que les rendements soient croissants — conformément aux hypothèses présentées précédemment —, les revenus réels (la *richesse*) augmentent. La demande effective croît également et se rapproche de la demande potentielle, tandis que la demande insatisfaite diminue. Ainsi la création de *richesse* s'apparente à une destruction de *valeur*. Mais d'où vient alors la hausse des prix à long terme qui accompagne la croissance ? D'où vient cette augmentation de *valeur* qui paraît créée par le travail ?

La *valeur*, telle que nous l'avons définie — qu'il s'agisse de la *valeur-manque* abstraite ou de la *valeur-terre* concrète — est en dehors du marché, par conséquent le problème des prix ne la concerne pas. Mais alors, à l'équilibre, le prix global des richesses est un jeu à somme nulle. Ce qui entre en *input* ressort toujours identique en *output* et les prix sont purement relatifs, ils ne représentent aucune quantité de valeur. Pour que les *richesses* puissent avoir un prix et que ce prix reflète une certaine quantité de *valeur*, il faut bien qu'une partie de la *valeur* pénètre sur le marché. Cette pénétration doit d'autre part, croître en même temps que la *richesse*, sinon celle-ci se dévaluerait et elle ne peut d'autre part concerner que la *valeur* concrète : les terres. Cela suppose donc que l'interdit qui les frappe soit progressivement levé au fur et mesure que la *valeur-manque* est détruite par la création de *richesse*.

C'est ce processus de dévalorisation de la *richesse* grâce au déversement progressif de la *valeur* concrète (terres) sur le marché, que nous nommons « *Rachat* ». La valeur disponible sur le marché sera quant à elle appelée *valeur implicite*.

³⁷ Le capital fixe réclame entretien, énergie, réparations ; la force de travail, repos et nourriture. Reste le cas de la monnaie qui sera abordé plus loin. Pour un approfondissement de la distinction : *Biens fongibles, biens durables*, cf : Th.REBOUR : *Conjoncture longue...* Livre 1, Chapitre 1 et 4 (1996).

³⁸ Une autre approche serait par trop subjective et introduirait des éléments hétérogènes dans l'analyse. Ainsi les concepts de « ménage » et « d'entreprise » doivent être rejetés car ils ne sont que des agrégations — sur une période quelconque — de flux de production et de consommation qui changent continuellement, tout comme le concept de bien capital concerne un objet qui vieillit sans cesse et n'est jamais identique dans le temps. Cf : Th.REBOUR : *Conjoncture longue...*, Livre 1, chapitre 1 et 4 (1996).

II – Rachat de Valeur

Les terres ne peuvent être considérées comme de simples facteurs de production initialement soustraites aux *richesses*. Elles sont de plus, non produites et non reproductibles³⁹. La terre a de plus été initialement acquise par la force et a fait l'objet d'un interdit politique, créateur de rareté absolue. Or, si la terre n'est pas un facteur (*richesse*), mais de la *valeur*, se pose le problème du financement de son *rachat*, c'est à dire de son introduction sur le marché.

Supposons l'échange de deux produits (ou services) fongibles. Si cet échange se réalise sans contrepartie monétaire, les deux produits seront alors consommés et détruits, et rien d'autre ne se sera passé. Supposons à présent des flux monétaires compensatoires⁴⁰. Les deux produits seront détruits comme la fois précédente, mais la monnaie, elle, aura survécu. L'échange monétarisé de produits détermine ainsi l'existence d'un « surplus endogène de monnaie » survivant à la consommation et à la destruction des biens (services) fongibles. Ce surplus, que nous appellerons désormais *profit monétaire*⁴¹, inconnu de la théorie néo-classique où les échanges sont de simples trocs, a forcément un rôle, un usage. Pourquoi pas celui de payer la rente⁴² des terres en provenance de la *valeur* ? Ce mécanisme de paiement de la rente, qui se concrétise par un double mouvement de la monnaie (une fois vers les facteurs, une fois vers la rente), va alors introduire une demande exogène à la production et valoriser celle-ci. Bien que la rente soit payée après le commencement de l'échange de produits et que la terre qu'elle concerne n'ait pas encore été utilisée à des fins productives sur le marché, l'argent ainsi drainé peut être dépensé immédiatement après son règlement. Il s'agit par conséquent d'un pouvoir d'achat sans production, le pouvoir d'achat d'une production à venir⁴³. Tout se passe comme si le propriétaire foncier

³⁹ Sur l'aspect non produit de la terre, cf : Th REBOUR, *Conjoncture longue...* Livre 1, chapitre 1 (1996).

⁴⁰ La question « d'où vient cette monnaie ? » ne sera pas non plus examinée ici (Cf : Th.REBOUR, *Conjoncture longue...*, Livre 1, chapitre 4, 1996).

⁴¹ Pour que ce *profit monétaire* existe, il faut absolument que les biens et les services échangés soient fongibles. S'il s'agissait de biens durables, ils survivraient à l'échange au même titre que la monnaie et aucun « surplus » monétaire n'existerait. Mais côté *richesse*, nous l'avons vu, il n'y a pas de biens ni de services durables.

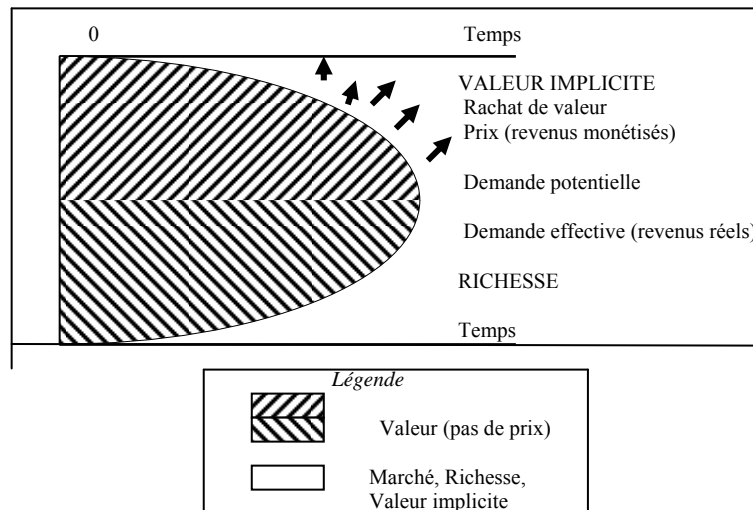
⁴² Il faut entendre la rente comme un loyer, car l'achat de terres au comptant reste exceptionnel pour la période qui nous intéresse. Pour une discussion sur le rôle de l'achat de terres au comptant : Cf : Th.REBOUR, 1994 et 2000.

Cette rente n'est pas un coût de production supplémentaire pour l'entrepreneur puisque c'est la même monnaie qui sert deux fois (la même monnaie métallique, laquelle peut accélérer sa vitesse de circulation grâce à la création d'une monnaie fiduciaire ou scripturale gagée sur le métal). Cf : Th.REBOUR, *Conjoncture longue...* Livre 1, chapitre 4 (1996).

percevait un paiement de type juridique, extra-économique : un droit pour l'utilisation des terres précédemment hors marché.

Ainsi le *profit monétaire*, en servant à payer la rente d'une terre jusque là hors du marché, introduit un élément exogène dans l'économie monétarisée : la propriété foncière⁴⁴. C'est, semble-t-il le coup de force initial, l'interdit politique exercé sur les terres, créateur de rareté absolue, qui place les propriétaires en position de domination lorsque leurs terres pénètrent sur le marché. Ils sont alors en mesure d'exiger un droit d'utilisation de ces terres, sous la forme du paiement immédiat d'une production à venir : une rente juridique et non productive. L'aspect exogène de la rente par rapport au marché est tout simplement préinscrit dans l'investissement initial de valeur de la terre et dans son accaparement par les seigneurs du Moyen Age.

Ce mécanisme de *rachat* tel que nous l'avons décrit est non seulement fondamental pour comprendre la logique de l'accumulation capitaliste, mais il est de surcroît indispensable à l'existence d'un système de *valeur* économique qui ne soit pas simplement un ensemble de prix relatifs. Le système de *rachat* crée en outre une illusion. Il laisse à penser que la *richesse* se valorise d'elle-même, qu'elle crée cette *valeur*, alors qu'elle se contente de l'attirer sur le marché. Plus la création de *richesse* détruit de la *valeur*, plus la *valeur implicite* (terres) pénètre sur le marché et stimule ainsi les prix (fig : 3).



⁴⁴ Bien que le financement de son *rachat* soit endogène.

Fig 3 – La dynamique du Rachat de Valeur

Telle est la raison pour laquelle prix et production croissent ensemble dans la longue période : c'est l'arrivée sur le marché d'une demande exogène à la production qui permet aux prix de vente de dépasser le coût de fabrication.

La pression inflationniste continue opère de plus une redistribution importante aux dépens des revenus fixes ou rigides (salaires) en faveur des revenus flexibles (revenus du capital). Il en résulte donc une plus-value⁴⁵ qui incite les entrepreneurs à augmenter la production et la productivité. Une fois cette augmentation de *richesse* réalisée, le *profit monétaire* croît à son tour et une quantité encore plus importante de *valeur* se déverse sur le marché. Les prix augmentent de nouveau et ainsi de suite. Au total, c'est donc la hausse de la production (anticipant les *profits purs*) qui lance le mouvement. Cette croissance des volumes gonfle le *profit monétaire*, lequel se transforme en rente et stimule à son tour les prix.

Cette concordance prix/production est probablement à l'origine de l'erreur qui consiste à faire du travail la source de toute *valeur*, alors qu'il n'est que l'agent de sa destruction. Le *rachat* et la *valorisation implicite* de la *richesse* empêchent de s'en rendre compte.

Le mécanisme du *rachat* explique d'une part la croissance économique longue et porte d'autre part en lui-même, les déséquilibres qui provoquent ces oscillations multiséculaires que sont les *trends*. Le déficit du pouvoir d'achat des salariés durant les phases ascendantes de ces cycles, détermine, à terme, une crise de surproduction et un retournement des courbes, lorsque ce déficit annihile le gain qui résulte de la pénétration des terres sur le marché. Les prix et les produits se mettent alors à baisser, ce qui provoque finalement un effondrement concomitant de la production et de la productivité (l'innovation cessant d'être « profitable »). Les terres retournent peu à peu vers la *valeur* (hors du marché), faute de solvabilité suffisante pour payer les rentes. Toutefois, pour les mêmes raisons de rigidité qui les avaient fait baisser pendant la période précédente de croissance, les salaires réels augmentent et régradent peu à peu le pouvoir d'achat, ce qui permet finalement au *rachat* de se réenclencher. L'appel aux marchés extérieurs — exportation

⁴⁵ Cette plus-value, liée à la redistribution opérée par l'inflation, doit être distinguée du profit « pur » (*output/input*) qui est la différence entre le prix de vente (gonflé par la rente des terres arrivant sur le marché et non encore utilisée pour la production) et le coût de production (*input*). Les revenus du capital bénéficient donc d'un double gain grâce au *rachat* (plus-value + profit pur). On notera que cet aspect redistributif de l'inflation en faveur du capital rejoint une idée d'E.J.HAMILTON, 1929.

en période de croissance, importation en période de déclin — diffère en outre durablement les points de retournement des *trends*, en dissociant la demande intérieure de la demande globale (Fig : 4).

Ces mouvements cycliques de long terme, aussi spectaculaires soient — ils, sont cependant moins puissants que la dynamique du *rachat* elle-même et c'est la raison pour laquelle la croissance l'a, sur le très long terme, fortement emporté sur le déclin.

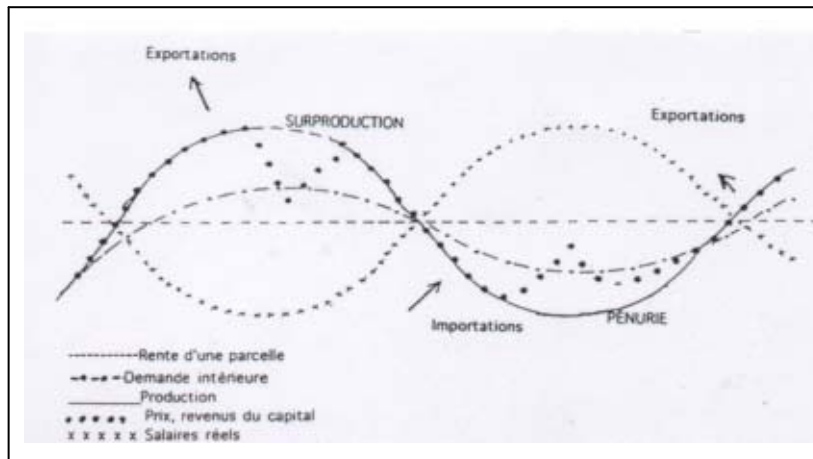


Fig : 4 – Interprétation de la conjoncture longue (Trends) selon la Théorie du « Rachat »

III – Valeur, Richesse et Espace

Le dynamisme du *rachat* et les déséquilibres qu'elle inclut s'inscrivent dans l'espace géographique sous la forme de discontinuités et de mobilités.

L'existence d'un espace de la *valeur* précédent historiquement la mise en place de l'économie de marché, fait que le substrat spatial sur lequel cette économie s'exerce n'est ni statique, ni homogène. L'investissement de *valeur* dans l'espace géographique n'est, de toute évidence, pas identique partout : « Il est des lieux privilégiés⁴⁶ ». La logique de cette structure initiale se situe toutefois en amont de notre problématique et nous renvoyons le lecteur aux travaux de G.Ritchot, G.Mercier et G.Desmarais à ce sujet⁴⁷. Ainsi le concept de *vacuum*, forgé par

⁴⁶ P.CLAVAL, 1981.

⁴⁷ G.RITCHOT, G.MERCIER in : G.RITCHOT, P.FELTZ, 1985 ; G.DESMARAIS, J.P.HUBERT, 1993.

G.Ritchot, semble tout à fait pertinent pour caractériser le cœur même de l'espace de la *valeur*⁴⁸.

Quant à nous, nos préoccupations s'appliquent plus particulièrement aux structures spatiales et aux mobilités, côté *richesse*, là où les échanges sont monétarisés.

Les rendements d'échelle croissants, inhérents au mécanisme de *rachat de valeur* expliquent le phénomène d'agrégation des hommes et des activités. La croissance des unités de production provoque une agglomération des facteurs autour de celle-ci. Des effets redistributifs se font sentir : sous-traitance, accroissement des services offerts aux facteurs, selon des mécanismes bien connus et énoncés par différentes théories (base économique, pôles de croissance, etc...). La forme des structures spatiales (réseaux urbains, structures intra-urbaines) dépend quant à elle, des déséquilibres liés à la dynamique des *trends*. Durant les phases de croissance — qui dominent à long terme — les salaires réels baissent et la demande locale devient peu à peu insuffisante, d'où un appel obligatoire à des marchés extérieurs pour écouler les surplus et perpétuer le *rachat*⁴⁹. Les agglomérations croissent alors le long des voies de communications afin d'écouler ces surplus en minimisant les coûts de transport. L'organisation spatiale prend une forme externalisée, les réseaux urbains se structurent en « foyers excentrés », tels ceux décrits par J.Bird⁵⁰. En même temps, la dynamique intra-urbaine se rapproche du modèle radial repéré par H.Hoyt⁵¹ (fig : 5 et 6), pour les mêmes raisons de facilité de transport.

⁴⁸ Le *vacuum* selon G.Ritchot est un lieu interdit à l'établissement humain à partir duquel se déploient des mobilités qui déterminent autant de structures spatiales différenciées : G.RITCHOT, P.FELTZ, 1985.

⁴⁹ Ce phénomène est particulièrement visible lors des phases de « take off » où les exportations concernent plus de la moitié de la production. C'est le cas par exemple de l'Angleterre au XIX^e siècle et de l'Extrême-Orient aujourd'hui.

⁵⁰ BIRD, 1977.

⁵¹ H.HOYT, 1939.

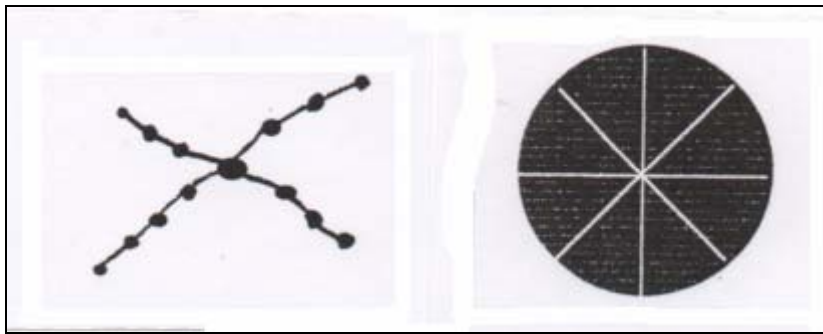


Fig : 5 – Réseau urbain de type
« foyers excentrés »
(modèle de Bird)

Fig : 6 – Ville à structure
radiale
(modèle de Hoyt)

Au cours des phases de déclin, le pouvoir d'achat local renfermé (hausse des salaires réels) détermine au contraire une structure spatiale plus équilibrée, tournée vers l'allocation optimale de l'espace concerné, autrement dit des formes de réseaux urbains de types « places centrales » (Lösch/Christaller)⁵² et de structures intra-urbaines concentriques similaires à celle des modèles néoclassiques⁵³ (fig : 7 et 8).

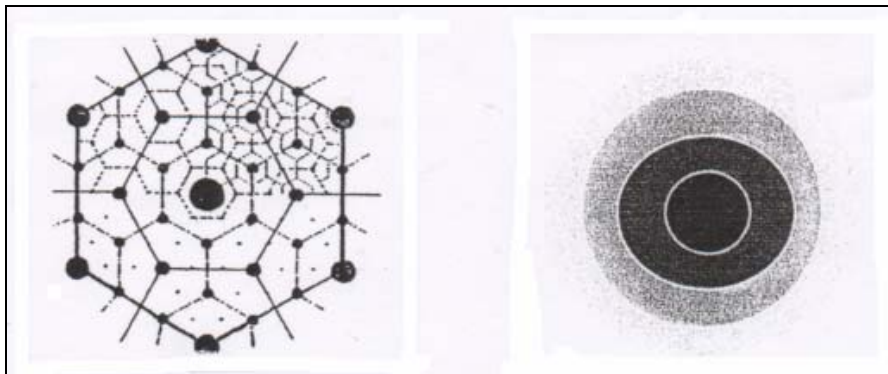


Fig : 7 – Réseau urbain de type
place centrale
(modèle Lösch/Christaller)

Fig : 8 – Ville à structure
concentrique
(modèle néo-classique)

⁵²W.CHRISTALLER, 1933 ; A.LÖSCH, 1940.

⁵³ W.ALONSO, 1994 ; J.WINGO, 1991, etc...

Que l'on se situe au niveau inter ou intra-urbain, c'est par conséquent le même phénomène qui est à l'œuvre, selon que l'on se trouve en phase de croissance ou de déclin économique. Toutefois, une fois le réseau urbain ou la structure intra-urbaine mis en place, par exemple au cours d'une phase de croissance, une phase de déclin sera probablement insuffisante pour en modifier totalement la forme générale. La pérennité des structures spatiales est telle que celles-ci restent durablement inscrites dans l'espace géographique, même quand les conditions économiques de leur mise en place ont changé.

Conclusion

L'agglomération naît d'un déséquilibre économique. Celui-ci a été recherché dans la conjoncture économique longue, seule capable de produire des structures durables. Pour isoler de tels dysfonctionnements, il a fallu « revisiter » la Théorie néo-classique et explorer ses points faibles. On a alors abouti à une reformulation du concept de *valeur*, qui a débouché sur une explication inédite de la croissance économique, la Théorie du *rachat*. Cette croissance en déséquilibre s'inscrit dans l'espace sous la forme d'agglomérations en réseaux urbains, dont la structure dépend du type de déséquilibre auquel on a affaire⁵⁴.

Ce mécanisme dure jusqu'à ce que le *rachat* soit achevé, jusqu'à ce que toutes les terres soient sur le marché. A ce moment, que nous appelons *point nodal*, tout change. La création de *richesse* détruit désormais explicitement de la *valeur* et le profit devient négatif. Toutes les terres étant sur le marché, la *valeur* de l'*output* ne peut qu'être strictement égale à celle de l'*input*, faute de pouvoir d'achat exogène que fournissait la pénétration des terres sur le marché. La dynamique spatiale centripète s'efface alors. Tel est, à notre avis, le sens de la crise actuelle et sa logique spatiale, ainsi que nous nous en expliquons plus longuement par ailleurs⁵⁵.

⁵⁴A partir de là, il devient possible de reposer le problème de la signification de la « ville » en tant qu'agglomération douée d'une qualité particulière : Cf : Th.REBOUR, *conjoncture longue...* Livre 1, Chapitre VII (1996).

⁵⁵ Th.REBOUR, 1994 et 2000.

BIBLIOGRAPHIE

- ABEL W. (1966) *Crises agraires en Europe XVIII^e/XX^e siècles*. Paris, Flammarion.
- ALONSO W. (1964) *Location and land use. Toward a general theory of land rent*. Cambridge, Harvard UP.
- AYDALOT Ph. (1977) *Dynamique spatiale et développement inégal*. Paris, Economica.
- AYDALOT Ph. (1984) *Economie régionale et urbaine*. Paris, Economica.
- BAIROCH P. (1974) *Révolution industrielle et sous-développement*. Nemours, EHESS.
- BAIROCH P. (1979) *De Jéricho à Mexico*. Paris, Arcades, Gallimard.
- BELL D., KRISTOL I. (sous la direction de) (1986) *Crise et renouveau de la théorie économique*. Paris, Bonnel, Publisud.
- BIRD J. (1977) *Centrality and cities*. Londres, Routledge and Kegan Paul.
- BOSERUP E. (1965) *Evolution agraire et pression démographique*. Paris, Flammarion.
- BRAUDEL F. (1979) *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e/XVIII^e siècles*. Paris, Armand Colin, 3 tomes.
- BRAUDEL F., SPOONER F. (1990) « Les prix en Europe de 1450 à 1750 ». In : BRAUDEL F. *Ecrits sur l'Histoire*. Paris, Arthaud.
- CLAVAL P. (1981) *La logique des villes*. Paris, Litec.
- CHRISTALLER W. (ed. 1966) *Central places in southern Germany*. Prentice Hall, Londres.
- DESMARAIS G. (1991) *La Théorie de la forme urbaine, une problématique morpho-sémiotique*, Université de Montréal.
- DOSTALER G. (1978) *Marx, La valeur et l'économie politique*. Paris, M8 – Anthropos.
- GOY J., LEROY-LADURIE E. (sld de) (1982) *Prestations paysannes, dîmes, rente foncière et mouvement de la production agricole à l'époque préindustrielle*. Paris-La Haye-New York, Edition EHESS, Mouton.
- HAMILTON E.J. (1929) « American treasures end the rise of capitalism ». In : *Economica IX*, 27, nov. 1929.
- HICKS J. (1968) *Valeur et capital*. Paris, Dunod.
- HOYT H. (1939) *The structure and growth of residential neighborhoods in American cities*. Washington D.C., US Federal H.A.
- HUBERT J.P. (1993) *La discontinuité critique*. Paris, publications de la Sorbonne.

- LÖSCH A. (ed.1954) *The economic of location*. New Haven, Yale UP.
- MARX K. (ed.1960) *Le Capital*. Paris, Editions sociales.
- MERCIER G. (1986) « Prémises d'une théorie de la propriété ». In : *Cahiers de Géographie du Québec*, vol.30, n° 81, déc.1986, pp. 319-341.
- MORINEAU M. (1985) *Pour une histoire économique vraie*. Presse universitaire de Lille.
- NOREL P. (1991) « cycle long Kondratief et crise ». In : *Economie et société HQEF*, Cahiers de l'ISMEA, af. n° 16, 1991, pp.159-197
- POLY J.P., BOURNAZEL E. (1991) *La mutation féodale, X^e/XII^e siècles*, Paris, PUF, Nouvelle Cléo.
- REBOUR Th. (1993 a) « Création de Richesse, destruction de Valeur ». In : *Notes de recherche du CRIA*, n° 37, Université de Paris I.
- REBOUR Th. (1993 b) « Il n'y a pas de rentes différentielles ». In : *Notes de recherche du CRIA*, n°38, Université de Paris I.
- REBOUR Th. (1994) « Le Point nodal ». In : *Notes de recherche du CRIA*, n° 44, Université de Paris I.
- REBOUR Th. (1996) (sld de J.MALEZIEUX) *Conjoncture longue et dynamique spatiale : la Théorie du Rachat*. Université de Paris I.
- REBOUR Th. (2000) *La Théorie du Rachat, Géographie, Economie, Histoire*. Publications de la Sorbonne. Paris.
- RICARDO D. (ed. 1970) *Principes de l'économie politique et de l'impôt*. Paris, Calmann-Levy.
- RITCHOT G. (1991) *Etudes de Géographie structurale*. Cahier spécial du CRAD, n°15, Québec, Université Laval.
- RITCHOT G., FELTZ C. (1985) *formes urbaines et pratiques sociales*. Montréal, Le Préambule.
- SLICHER VAN BATH B.H. (1966) *The Agrarian history of western Europe 500-1850*. Londres.
- WALLERSTEIN E. (1980) *Le système monde du XV^e siècle à nos jours*. Tome 1, *Capitalisme et économie Monde (1450/1640)*. Paris, Flammarion.
- WALRAS L. (1952) *Eléments d'économie politique pure*. Paris, LGDJ.
- WINGO J. (1962) *Transportation and urban land rent, resources of future*. INC Washington.